

Signes particuliers relatifs à certaines espèces de champignons

Guy FOURRÉ *

Chaque année certains champignons s'amuse à nous mystifier en nous présentant, à l'œil nu ou sous le microscope, des particularités déroutantes, un ensemble de caractéristiques semblant correspondre à telle ou telle espèce bien connue, mais aussi, dans la même récolte, des détails évoquant un autre taxon, ou s'éloignant des descriptions habituelles... Nous avons ainsi, dans nos archives et en herbier, un grand nombre de fiches et exsiccata désignés par un binôme assorti d'un gros point d'interrogation.

Un mycologue humoriste vient de rédiger un « éloge de la poubelle », instrument disgracieux mais pratique qui permettrait de résoudre, par un classement « vertical », ce genre de problème ⁽¹⁾. Nous préférons l'archivage, dans l'espoir qu'une nouvelle étude, plus approfondie, du genre concerné, vienne nous apporter un jour une réponse et nous permettre de remplacer le point d'interrogation par un nouveau binôme, une nouvelle variété ou forme. Cela se produit parfois, dix ou vingt ans plus tard. Ou jamais, qu'importe !

En attendant, nous publions dans cette rubrique quelques-unes des « anomalies » recensées, et quelquefois des lecteurs nous écrivent pour nous signaler qu'ils ont fait les mêmes constatations, qu'ils ont buté sur le même problème, et restent comme nous dans l'expectative. Lorsque le même détail a été ainsi observé plusieurs fois, par des mycologues différents et sous des cieux très divers, il nous paraît utile de l'ajouter à la « carte d'identité » de l'espèce, s'il ne paraît pas nécessaire de créer un nouveau taxon.

Nous publions ci-après des compléments d'information à des problèmes déjà évoqués et quelques nouvelles questions.

* G. F. : 152, rue Jean Jaurès, 79000 NIORT.

Note : Nomenclature selon *Guide des champignons de France et d'Europe*, par COURTECUISSÉ et DUHEM, 1994, Ed. Delachaux & Niestlé.

⁽¹⁾ BORGARINO, D., 2003 - Eloge de la poubelle. *La Lettre de la S.M.F.*, **3**.

Réponses ou compléments

Longévité de *Phellinus tuberculosus*

Dans le tome 32 (2001) nous avons publié la photo d'un carpophore de *Phellinus tuberculosus*, photographié en 1973 dans notre jardin, sur un vieux pommier qui fut par la suite abattu par la tempête de fin décembre 1999.

De parasite qu'il était jusqu'à la chute de l'arbre, le champignon se fit saprophyte pour continuer à vivre sur les morceaux du tronc, entassés dans un coin du jardin. Avec une belle obstination : sécheresse ou pas, il est présent toute l'année, depuis plus de trois ans maintenant.

Et il fait preuve d'un appétit très réduit : en 26 ans il n'avait pas réussi à épuiser l'arbre vivant, et maintenant il ne digère pas davantage des tronçons pourtant modestes. Nous avons vu ailleurs des souches beaucoup plus grosses disparaître complètement en moins de temps, sous la dent - si l'on peut dire ! - de champignons microscopiques !

Les bolets du marronnier

Nous avons évoqué dans notre précédent numéro l'étonnante récolte de cinq bolets fructifiant dans une cour, sous un marronnier, à Vouillé près de Niort, et comportant deux aspects bien différents. Nous avons montré depuis nos photos au spécialiste Guy REDEUILH : il pense que les deux petits exemplaires, en bas de la photo, sont des *Boletus queletii*, malgré leur silhouette inhabituelle pour cette espèce. Mais ils en ont en effet les couleurs et l'absence de réseau sur le stipe. Les trois gros exemplaires, munis d'un fort réseau brun pourpre sur le pied, ne peuvent être rapportés à *queletii*. Il y aurait donc sous ce marronnier isolé deux mycéliums de deux espèces différentes... Ce qui n'est pas impossible mais déjà surprenant.

Le réseau brun pourpre, sur fond rougeâtre dans la moitié inférieure du pied, jaunâtre en haut, les pores de couleur rouge orangé, la chair jaune bleuissant à la cassure, les nuances du chapeau, toutes ces caractéristiques permettraient de nommer les trois gros exemplaires *Boletus luridus*... Ils en avaient aussi la « ligne de Bataille »⁽²⁾, cette couleur rouge orangé qui apparaît en coupe entre la chair jaune et les tubes des *luridus* classiques. Mais... leur chair n'avait aucune réaction au Melzer, alors que selon le même spécialiste le vif bleuissement au contact de ce réactif iodé est toujours présent chez le *luridus*.

Il faut se méfier, en mycologie, des termes « toujours » ou « jamais », que la nature s'amuse souvent à démentir. L'inconstance de la présence de la « ligne de Bataille » est connue et même expliquée : des mycologues espagnols auraient démontré récemment que cette couleur rouge orangé migre de l'extérieur vers l'intérieur au cours du développement du champignon. La réaction au Melzer

⁽²⁾ Rappelons que cette expression n'a aucun rapport avec une quelconque guerre mais évoque le nom de Frédéric BATAILLE, un grand mycologue du début du XX^{ème} siècle, qui fut l'un des premiers à mettre en évidence cette caractéristique.

doit comporter elle aussi des exceptions car les bolets du marronnier de Vouillé en 2001 ne bleuissaient absolument pas : nous avons vérifié le bon état de notre réactif sur d'autres *Boletus luridus* plus typiques apportés à la même exposition, et venant de milieux plus classiques, ils réagissaient parfaitement.

Les deux *torosus*

Dans notre précédent numéro également nous avons décrit deux aspects d'un bolet qui ne peut guère être nommé autrement que *Boletus torosus* : le plus fréquent, très abondant certaines années dans les forêts sur sol argilo-calcaire des confins des Deux-Sèvres et des Charentes (Chizé, Aulnay, Chef-Boutonne et autres restes du « massif d'Argenson ») vient sous feuillus, sous chênes et hêtres principalement, son chapeau jaune pâle à l'origine passe très rapidement à une couleur **gris terne clair**, parfois un peu mêlé d'olivâtre, qui persiste longtemps.

La seconde forme, qui est beaucoup plus rare (du moins dans notre région), apparaît plutôt sous résineux, le pied est souvent enterré profondément, et le chapeau est d'emblée coloré en brun rouge, parfois bigarré de rouge plus vif, mais toujours très sombre.

Selon Guy REDEUILH c'est la première de ces deux formes qui correspond le mieux au *Boletus torosus* type. Il serait alors souhaitable de publier une variété ou forme nouvelle pour « l'habit sombre du *torosus* » : rappelons que nous souhaiterions, dans cette éventualité, qu'elle soit nommée *daniaudii* en hommage à l'excellent mycologue Jean DANIAUD, disparu trop tôt, qui nous avait fait découvrir cette forme peu de temps avant sa mort (et qui avait également présenté à Guy REDEUILH le *torosus* classique en 1987). Mais nous ne nous sentons pas de taille à décrire un nouveau taxon, même avec le rang de forme ou variété, il faudrait trouver un mycologue suffisamment versé en systématique pour se lancer dans cette aventure. Encore faudrait-il au préalable qu'il soit convaincu de la pertinence de nos observations... Autant dire que la « variété *daniaudii* » risque de rester longtemps confidentielle et limitée aux propres fiches du signataire de ces lignes !

Une Amanite ne correspondant à rien !

La première récolte de cette étrange amanite blanche nous avait été apportée le 29 octobre 1994 par Annie GAILLARD, de la *Société Mycologique du Massif d'Argenson*, à l'exposition de Chizé de cette même société. L'échantillon, unique, provenait de la forêt de l'Hermitain (Deux-Sèvres). Étrange, cette amanite l'était à tout point de vue : les spores amyloïdes et l'absence de volve membraneuse écartaient une *phalloideae* blanche ; l'anneau membraneux éloignait la stirpe *strobiliformis*, le pied bulbeux et les spores allongées ne correspondaient pas à *vittadinii*. Il y avait surtout ces spores nettement cylindracées, avec un quotient longueur/épaisseur souvent voisin de 2, ce qui pouvait faire penser à *Amanita gilberti*... Mais c'est une espèce qui fructifie habituellement au printemps sur des terrains sablonneux !

Nous avons publié ce mystère dans notre rubrique « Signes particuliers » du Tome 26 (1995) en évoquant *Amanita gilberti* fo. *subverna* Bertault et Parrot

(1964). Mais ce nom est invalide, faute de désignation du type. *Amanita gracilior* aurait pu convenir, mais à l'île d'Oléron où elle est bien connue elle apparaît, comme *gilberti*, sur terrain très sablonneux, en milieu découvert, sous pins et chênes verts. Une écologie très différente de celle de la forêt de l'Hermitain !

Huit ans plus tard, le même champignon a été retrouvé dans le même secteur de la forêt de l'Hermitain, par notre ami André AYRAULT, le 29 novembre 2002 ! Cette fois, avant l'examen au microscope, nous pensions plutôt à *Amanita strobiliformis* (= *A. solitaria* ss. auct.), bien que les fragments d'anneau encore visibles soient trop membraneux... Et les spores étaient là aussi nettement cylindracées, avec un quotient L/E atteignant souvent 2.

Nous avons en herbier ces deux récoltes, elles attendent patiemment le spécialiste des amanites qui sera capable de leur donner un nom acceptable...

La *virosa* américaine ?

Décidément les amanites blanches nous en font voir de toutes les couleurs, si l'on nous permet cette métaphore hardie ! Dans nos « Signes particuliers » du tome 29 (1998) nous avons signalé l'incroyable profusion d'amanites blanches constatée en Vendée en octobre 1997, au retour du congrès de la *Société Mycologique de France* à Nantes : dans une petite forêt proche d'Aizenay, nous en avons vu des centaines, alors qu'en raison de la sécheresse des semaines précédentes il n'y avait pratiquement aucun autre champignon.

Cette fois il semblait bien s'agir d'une espèce du groupe des *phalloidaea*, et la très vive réaction de la chair à la potasse orientait la détermination vers *Amanita decipiens* ou *virosa*. De la première nous avons la silhouette, et l'absence d'odeur particulière. De la seconde on retenait les spores parfaitement globuleuses, l'habitat et la saison (*decipiens* étant plutôt printanière)...

Les mycologues présents à Nantes en 1997, et notamment Jean MORNAND, penchaient déjà pour une forme américaine. Notre collègue Jean-Louis SURAULT, de la Vienne, qui était allé herboriser aux Etats-Unis en 1996, est d'autant plus de cet avis qu'il a vu la même amanite en Pensylvanie, à Lake Ganoga. Et là-bas elle est appelée *Amanita virosa*, alors que l'absence d'odeur et quelques autres divergences ne permettent pas de l'identifier à ce que nous nommons ainsi en Europe.

On appelle donc cette amanite, pour l'instant, « *Amanita virosa* sensu auct. americ. » Ce qui ne nous paraît guère satisfaisant. Il nous paraîtrait souhaitable de disposer d'un nom scientifique valablement publié, qui ne prête pas à confusion, qu'il s'agisse d'une espèce, forme ou variété ⁽³⁾.

Ce serait d'autant plus nécessaire que cette amanite blanche semble en pleine expansion dans notre Centre-Ouest. Avant le congrès de Nantes en 1997, elle avait déjà été signalée en Vendée, par les Nantais Raphaël HERVÉ et Gilles MABON (dans les « *Cahiers mycologiques nantais* »), à la suite d'une récolte en forêt de l'Herbergement le 29 octobre 1995 (à 35 km à vol d'oiseau de celle

⁽³⁾ En l'absence de moyens de vérifications génétiques, le choix du rang ne peut être qu'une hypothèse...

d'Aizenay où nous l'avons vue), et à nouveau en octobre 1996. Depuis ces « *virosa* américaines » ont été découvertes également en Loire-Atlantique, en forêt du Gâvre, puis en forêt de Maumusson. En Deux-Sèvres nous pensons avoir vu les mêmes en forêt de l'Hermitain, en octobre 2000 et octobre 2002. Dans la Vienne Jean-Louis SURAULT les a récoltées en juillet et août 1999 en forêt de Vouillé, puis en Indre-et-Loire à Saint-Benoit-la-Forêt, « en quantités innombrables ».

Plusieurs éléments semblent constants dans toutes ces récoltes :

- une grande abondance de carpophores, ce qui n'arrive pratiquement jamais avec les autres amanites blanches ;
- la fructification en automne, généralement à fin octobre, plus rarement à partir de juillet ;
- l'absence d'odeur vireuse et les spores globuleuses.

Le feuilletton de la simultanéité

Chaque année nous apporte de nouveaux exemples - mais aucune explication rationnelle - de simultanéité d'apparition d'espèces rares. En octobre 2002, sur le forum *Mycologia-Europaea*, plusieurs participants ont signalé des récoltes simultanées de *Baeospora myriadohylla* dans des régions très éloignées les unes des autres : dans le Bas-Rhin (Christian EYER) ; les Hautes-Pyrénées (Jacques GUINBERTEAU) et dans le Doubs (Jean-Claude VERPEAU) !

Nouvelles observations

Quand un lactaire chasse l'autre

Sur un terrain nu, une prairie naturelle très ancienne, nous avons planté en décembre 1992 quelques Pins parasols (*Pinus pinea*), en ligne, à quatre mètres les uns des autres, en « plants forestiers » mesurant seulement neuf centimètres de hauteur. Mycorhizés - en principe - avec *Lactarius sanguifluus*... En 1998 nous avons découvert sous l'un des pins les premiers lactaires, un peu trop vétustes pour être déterminés avec précision, mais manifestement il ne s'agissait pas de *sanguifluus*... Le 15 octobre 1999, sous le même arbre (qui atteignait alors 2,50 m de hauteur), six carpophores en arc de cercle, en parfait état, ne laissaient aucun doute sur leur détermination, il s'agissait de *Lactarius quieticolor*, en tous points conformes aux descriptions de ROMAGNESI, MARCHAND, BON, COURTECUISSÉ, M. T. BASSO, etc.

En octobre 2000, nouvelle fructification de *Lactarius quieticolor*, tout à fait caractéristiques, toujours sous le même arbre. Mais sous l'arbre voisin apparaissait un cercle presque parfait de lactaires différents, à lait couleur carotte (donc pas des *sanguifluus*), ressemblant à des *deliciosus* mais d'un rouge vineux, sans traces de vert, ils semblaient correspondre à la forme *rubescens* Schmitt d'après la monographie de M. T. BASSO.

En 2001, les *deliciosus* du second pin devenaient plus typiques, et leur cercle progressait rapidement vers les *quieticolor*. En 2002, plus un seul *quieticolor*, des *deliciosus* typiques sous les deux arbres, et en grande quantité ! A cent mètres

ROMAGNESI avait déjà évoqué, il y a de nombreuses années, une notion pleine de bon sens, celle de globalité des caractères. Si l'on voulait créer un taxon nouveau à chaque fois qu'un petit détail ne correspond pas (et c'est un peu ce qui se passe, à notre avis, pour les cortinaires), on arriverait pratiquement à faire autant d'espèces qu'il existe de carpophores dans la nature, aucun n'étant sans doute strictement identique à un autre... Rappelons que selon LEIBNIZ, « il n'y a pas dans le monde deux objets ou deux êtres rigoureusement identiques ! »

de là, dans la plantation d'une quarantaine de *Pinus pinea* de même origine, les *deliciosus* occupent également le terrain, par dizaines d'exemplaires.

Faut-il en conclure que le mycelium de *Lactarius deliciosus* est plus performant, plus agressif, que ceux des autres *dapetes* ? Cela pourrait expliquer sa plus grande abondance, par exemple en forêt de Chizé (à 40 km au sud de notre plantation) où le *sanguifluus* type existe (ainsi que le *semisanguifluus*), mais où ils sont beaucoup moins abondants que le *deliciosus*. Dommage, sur le plan gastronomique, que ce ne soit pas l'inverse, le sanguin étant bien meilleur !

Russula fuscorubra

Sous le même pin parasol que les premiers *Lactarius deliciosus* évoqués ci-dessus, nous avons vu surgir en novembre 2001, en un seul exemplaire au ras du tronc de l'arbre, une russule semblant banale de prime abord, mais dont l'étude allait nous réserver des surprises...

En 2002, sous le même arbre, apparaissaient quatre carpophores de la même russule, un peu plus éloignés du tronc, un peu en arc-de-cercle, à l'intérieur du cercle beaucoup plus vaste formé par 24 exemplaires de *Lactarius deliciosus*.

Par la cuticule rouge sombre au centre du chapeau, le stipe d'un rouge vineux uniforme, la chair blanche immuable et piquante, on pouvait situer cette récolte vers les stirpes *queletii* ou *torulosa*. L'habitat, sous *Pinus* en plaine, et les spores à verrues reliées par des crêtes, subréticulées, ne correspondaient pas à *queletii*. Mais une très vive et immédiate réaction en bleu vert à la teinture de Gaïac, et surtout une sporée beaucoup trop claire, éloignaient également la stirpe *torulosa*, dont la variété (ou espèce) *fuscorubra* aurait pu convenir macroscopiquement à notre récolte.

Un appel au secours lancé sur le forum *Mycologia-Europaea* nous a valu des réponses de spécialistes de l'étude des Russules, notamment de Pierre-Arthur MOREAU, Francis FARCY, et Alain FERVILLE. Ce dernier a bien voulu étudier les exsiccata et sporées que nous lui avons confiés, et en procédant par élimination, tous sont arrivés à *Russula fuscorubra* (ou *torulosavar. fuscorubra*), malgré la réaction au Gaïac qui aurait dû être beaucoup plus faible et malgré la sporée qui nous avait semblé trop claire. Sur ce dernier point, on nous a signalé qu'il peut exister une certaine variabilité dans la couleur des sporées, et que l'appréciation de cette caractéristique est plus délicate qu'il n'y paraît, ainsi une masse importante de spores écrasées entre deux lamelles peut paraître plus foncée qu'une sporée plus réduite.

Quant à la réaction macrochimique à la teinture de Gaïac, elle est généralement donnée comme lente et peu intense pour la stirpe *torulosa*... Mais un mycologue qui intervient souvent sur le forum *Mycologia-Europaea*, le Pr Alain GÉRAULT, a livré des considérations très savantes qui semblaient remettre en cause, en grande partie, l'importance accordée à des réactifs dont l'action peut varier considérablement selon de nombreux éléments comme la température, la composition chimique exacte, etc.

La conclusion que nous pensons pouvoir tirer de cette expérience est qu'il ne faut peut-être pas trop s'arrêter sur la non concordance d'une ou deux caractéristiques quand toutes les autres « collent » avec une description classique.



Photo 1 - Le *Lactarius quieticolor* exsude un latex couleur carotte comme le *deliciosus* mais il se distingue par un chapeau de couleur brun orangé terne, souvent givré, avec des nuances grises ou violacées.



Photo 2 - *Russula fuscorubra* a normalement des lames plus jaunes que sur notre récolte atypique...